

Même à "Pour la Science", on prêche le contrôle politique de la Toile...

écrit par Antiislam | 28 janvier 2017



La revue « Pour la Science », version français du « Scientific american », est connue pour son sérieux.

Eh bien, même dans cette revue, l'amalgame, partout dénoncé par la bien-pensance quand il s'agit de dénoncer les crimes musulmans, est joyeusement pratiqué.

Au nom de la lutte contre le conspirationisme et autres amateurs de fariboles scientifiques sur la Toile, PLS engage la lutte contre les partisans du Brexit, contre les électeurs de Trump:

Ne vous est-il jamais arrivé de dîner avec des amis ou des membres de votre famille et que la conversation tourne autour de rumeurs circulant sur Internet, par exemple sur le rôle des traînées de condensation des avions dans le réchauffement climatique ou sur les avantages de telle ou telle méthode de médecine alternative ? Ou de suivre à la télévision les commentaires de comédiens ou chanteurs célèbres, sans connaissances particulières en économie ou en politique, devenus tout à coup de fins analystes de la situation internationale ?

Qu'est ce qui a changé dans notre façon de nous informer, et donc de nous forger une

opinion ? Quel rôle les médias sociaux tels que Facebook jouent-ils dans la diffusion de fausses informations ou de thèses conspirationnistes ? Quels sont les ressorts de cette mésinformation ou désinformation ? Est-il possible d'endiguer ces phénomènes ?

Comme le montre l'actualité, tant nationale qu'internationale – le Brexit, l'élection de Donald Trump à la présidence des États-Unis, le climatoscepticisme, la radicalisation islamiste de certains jeunes Européens, etc. –, ces questions sont d'importance : elles ont une incidence directe sur nos sociétés et les grandes orientations (économiques, politiques, etc.) qu'elles se choisissent.

On comprend donc que de nombreux sociologues se soient penchés sur les phénomènes sociaux liés à Internet et à ses médias, et notamment sur la « viralité » des informations infondées ou fausses, c'est-à-dire leur capacité à se propager vite et massivement.

Ils ne sont pas les seuls. Depuis plusieurs années, des mathématiciens, des physiciens, des chercheurs en informatique se sont aussi intéressés à ces problématiques, en apportant leurs propres outils et méthodes d'analyse. Ainsi a émergé, dans les années 2000 à peu près, un nouveau champ de recherche : les « sciences sociales computationnelles ».

Via une approche qui repose sur l'analyse de grandes masses de données, cette discipline s'attache à combiner mathématiques, statistiques, physique, sociologie et informatique, afin d'étudier les phénomènes sociaux de façon quantitative. Il s'agit d'exploiter, grâce à des techniques d'analyse adaptées, les très nombreuses traces numériques que laissent les internautes sur les différents médias sociaux tels que Facebook, Twitter, YouTube, etc. lorsqu'ils sélectionnent, partagent ou commentent des informations. On peut ainsi étudier certains phénomènes sociaux à un niveau de précision sans précédent.

Les travaux de notre équipe, au laboratoire de sciences sociales computationnelles de l'école IMT des hautes études de Lucques, en Toscane, s'inscrivent pleinement dans cette démarche. Composé de deux physiciens (Guido Caldarelli et Antonio Scala), un statisticien (Alessandro Bessi), une mathématicienne (Michela Del Vicario) et deux informaticiens (Fabiana Zollo et moi-même), notre groupe s'intéresse aux dynamiques de contagion sociale et à l'utilisation des contenus sur les différents réseaux sociaux d'Internet. Nous étudions en particulier la viralité des

informations et la façon dont se forment et se renforcent les opinions dans le cyberspace, une scène où les contenus sont mis en ligne et lus sans aucun intermédiaire ni contrôle.

Au cours des deux dernières années, nous avons ainsi obtenu plusieurs résultats quantitatifs intéressants sur la diffusion des informations et leur assimilation, sur la formation des opinions et sur la façon dont les personnes s'influencent mutuellement.

Avant de les présenter, commençons par souligner quelques traits généraux de la situation créée par Internet et ses réseaux sociaux depuis maintenant une dizaine d'années (rappelons que Facebook a été créé en 2004, Twitter en 2006).

Internet a modifié la façon dont les personnes s'informent, interagissent, trouvent des amis, des sujets et des intérêts communs, filtrent les informations et se forment leurs propres opinions. Dans ce contexte, plusieurs facteurs contribuent au problème de la mésinformation ou de la désinformation.

L'un est l'analphabétisme fonctionnel, c'est-à-dire l'incapacité à comprendre convenablement un texte ; en France ou en Italie, cela concerne près de la moitié des personnes âgées de 16 à 65 ans, d'après les données de l'OCDE, l'Organisation de coopération et de développement économique. [...]

Bref, partisans du Brexit, admirateurs de Trump sont des fous dangereux, des « analphabètes fonctionnels » (sic) amalgamés à tous les tarés de la Toile.

Et tout cela au nom de la lutte contre l'attitude anti-scientifique dont la distinction d'avec la « vraie » science est justement soulignée tout au long de l'article !!

Retenons, nous, que dès qu'il y a sciences HUMAINES (sociologie, histoire etc), il y a idéologie, (ici dissimulée dans les pages d'une revue de sciences « dures ») ...

Comme ici aussi :

<http://resistancerepublicaine.com/2017/01/26/une-histoire-mond>

[iale-de-la-france-pour-mieux-la-faire-disparaitre-la-dissoudre-selon-zemmour/](#)